

CHAPITRE I

LA RELIGION



Elevé dans une communauté protestante dont la morale est stricte et fervente, André Gide, dès son plus jeune âge, évolue dans un climat très religieux. On ne peut pas nier que la rigueur calviniste de sa mère a beaucoup influencé cet enfant sur le plan de son éducation religieuse. Madame Paul Gide jouait le rôle d'une éducatrice à l'esprit étroit, qui concevait la religion comme une contrainte incessante et se montrait plus soucieuse de faire vivre son fils dans l'esprit de la loi plutôt que dans les élévations de la grâce. André Gide, enfant pieux, était alors obsédé par les préceptes chrétiens, le dogmatisme, l'idée de la Divinité, l'existence de Dieu et la théologie. Déjà André Walter écrivait :

Si je t'avais connu, Seigneur, je t'aurais aimé de toute mon âme. Et je t'aime encore, quoique ne te connaissant pas ; je t'aime même si tu n'es pas, car tout au moins dans ma pensée tu existes, et ma pensée devant moi projette ton image que mes adorations environnent. ¹

La jeunesse de Gide se passe dans une atmosphère imprégnée de la lecture de la Bible, des Evangiles et de la morale toute faite. Il est influencé non seulement par son entourage protestant, mais aussi par l'amour pour sa cousine, Madeleine Rondeaux. Cette jeune fille pieuse lui donne l'image de la pureté : "Il me semblait. . . en

¹ André Gide, Les Cahiers et Les Poésies d'André Walter, (Paris : Gallimard, 1952), pp. 113-4.

m'approchant de Dieu, m'approcher d'elle." ² Gide révèle, dans son autobiographie, qu'à cette époque-là il devint profondément religieux: il emportait sa Bible partout avec lui et s'y plongeait presque tout le temps comme un prêtre, sans souci de la moquerie des passants. Mais en face de ses camarades, il ne pouvait s'empêcher de rougir :

Je ne buvais à pleine Bible que le soir, mais au matin reprenais plus intimement l'Évangile ; le reprenais encore au cours du jour. Je portais un Nouveau Testament dans ma poche ; il ne me quittait point ; je l'en sortais à tout instant, et non point seulement quand je me trouvais seul, mais bien aussi en présence de gens précisément qui m'eussent pu tourner en ridicule et dont j'eusse à redouter la moquerie : en tramway, par exemple, tout comme un prêtre et pendant les récréations, à la pension Keller, ou, plus tard, à l'École alsacienne, offrant à Dieu ma confusion et mes rougeurs sous les quolibets de mes camarades. ³

De plus Gide dormait sur une planche et se relevait au milieu de la nuit pour prier. Sa prière était comme un mouvement perceptible de l'âme pour entrer plus avant en Dieu. Bien entendu, son amour pour sa cousine l'entretenait dans cette ferveur. Il lui semblait alors, par cette façon de vivre, atteindre le bonheur infini.

Mais cette ferveur ainsi que ce bonheur ne durèrent pas très longtemps. André Gide, grâce à son esprit critique, découvre peu à peu les mauvais côtés et les aveuglements dans la doctrine austère et sévère de cette religion aux bases calvinistes. Il n'est plus si sûr de la valeur de la religion chrétienne. Il commence à douter de sa foi religieuse et de sa croyance en Dieu. Ainsi explique-t-il dans

² Et nunc manet in te, Pléiade, p. 1126, cité dans Delay, "La Jeunesse d'André Gide", T. 2 . pp. 588-9.

³ Gide, Si le Grain ne meurt, pp. 214-5.

son autobiographie ses incertitudes sur la religion : "Je fus déçu jusqu' au coeur de l'âme ; et, comme mon interrogation subsistait, j'en venais à me demander si la religion où l'on m'instruisait, j'entends : la protestante, était bien celle qui répondait à mes appels."⁴ Il se pose la question du but final de l'idéal chrétien. Il trouve que cet idéal prétend mater la nature et que la morale protestante reste bien étroite en matière sexuelle. En outre l'idée d'une récompense éternelle lui semble inadmissible.

L'esprit critique de Gide se tourne par conséquent contre la foi chrétienne et crée un certain doute dans son âme. Agité de débats intérieurs, Gide tente de se libérer des affirmations inacceptables du puritanisme doctrinaire et moral.

Après la révolte contre la doctrine protestante, (. . .) Gide se tourne provisoirement vers le catholicisme (. . .) Cette tendance (. . .) ne dure qu'une période assez courte (. . .) S'évadant du protestantisme rigide, Gide veut chercher appui (. . .) dans le catholicisme, mais il n'y trouve que système fermé, superstition et dogmatisme haïssable.⁵

Il se retourne donc encore une fois vers les Evangiles, et, cette fois-ci, crée sa nouvelle éthique d'une morale chrétienne fondée sur l'acceptation d'une vérité révélée. Il s'approche plus de l'idée de l'homme et du bonheur réel de ce monde. Il se dresse contre Dieu, défie et nie la divinité.

⁴ Gide, Si le Grain ne meurt, p. 213.

⁵ Walaya Rukapan, André Gide et la Libération de l'Individu, Mémoire de la Maîtrise, Chulalongkorn, 1973, p. 76.

Tel est le développement de son sentiment religieux avec toutes ses vicissitudes. Sa lutte intérieure contre la religion fut longue et douloureuse. Malgré bien des détours et d'apparentes contradictions, l'esprit de Gide a évolué dans un même sens : "s' éloignant de plus en plus de l'idée de Dieu, d'un Dieu traditionnel qui récompense les bons et punit les méchants, il n'a cessé de se rapprocher de l'idée d'homme."⁶

De l'attitude et des réactions de Gide envers la religion, viennent celles de ses protagonistes adolescents. Les idées et les traits caractéristiques de ses personnages reflètent les siens comme l'image de l'objet réel dans le miroir. Mais c'est plus ou moins marquant selon l'intention de l'auteur. Nous commencerons notre analyse par les personnages pieux et ensuite les athées.

Adolescents Religieux

Pendant la première période de sa vie, André Gide est très religieux. Il peint donc, dans les premiers livres de sa carrière littéraire, plusieurs adolescents croyants, tels que Jérôme et Alissa dans "La Porte-Etroite", Bronja et Rachel dans "Les Faux-Monnayeurs."⁷

1.1 Bronja

Bronja est un être extrêmement pur, doux et vertueux. Elle croit en Dieu et le respecte beaucoup. Elle se sacrifie pour les autres. Par son esprit de dévouement et avec un grand plaisir,

⁶ Léon Pierre-Quint, André Gide, (Paris : Stock, 1952), p.210.

⁷ Ici on parle seulement des personnages des livres étudiés.

elle aide sa mère à guérir Boris de sa maladie nerveuse. De plus, elle suggère à celui-ci de prier, de ne plus mentir et d'avoir une bonne conduite afin de pouvoir, comme elle, voir les anges. Ce dialogue entre les deux jeunes gens le confirme :

- . . . Dis Bronja : tu crois que si je priais très fort, moi aussi je les⁸ verrais ?
- Tu les verras peut-être, si tu perds l'habitude de mentir et si Dieu veut bien te les montrer ; (. . .)
- Bronja, toi, tu n'es pas méchante, c'est pour ça que tu peux voir les anges. Moi je serai toujours un méchant.
- Pourquoi est-ce que tu ne cherches pas à ne pas l'être ? (. . .) tous les deux nous prions Dieu et la Sainte Vierge de t'aider à ne plus être méchant.⁹

Malgré son caractère angélique, Bronja ne reçoit aucune grâce de Dieu. A son retour en Pologne elle tombe malade : elle a pris froid et elle tousse. Dieu ne lui vient pas en aide, au contraire, impitoyable, il la laisse mourir très jeune.

1.2 Alissa

Bronja nous donne l'image d'une pureté extrême tandis qu' Alissa nous fera voir ses traits mystiques et l'excès de son protestantisme qui se rapproche beaucoup du calvinisme par sa rigidité. "Gide a immortalisé Madeleine dans certains aspects de deux héroïnes de ses récits : (. . .), Alissa, de La Porte - Etroite."¹⁰ Toutes les deux - Madeleine et Alissa - possèdent la même vertu toute faite de résistances, le même goût du sacrifice et le même orgueil de pouvoir

⁸ Les anges

⁹ André Gide, Les Faux-Monnayeurs, (Paris : Gallimard, 1925), pp. 173-4.

¹⁰ André Gide, Journal, Extraits choisis et présentés par Lucien Adjadji, (Paris : Didier, 1970), p. 87.

se vaincre soi-même : "Un trait fondamental du caractère de sa cousine : une vertu <<toute faite de résistances>>, un goût du sacrifice, l'orgueil de pouvoir se vaincre soi-même ; cela même dont il fera la critique dans Alissa."¹¹ Alissa, comme Madeleine, a découvert l'inconduite de sa mère : Lucile Bucolin, belle créole de la Martinique, est prodigue de son corps et vit dans l'adultère. La description de Jérôme le révèle :

Ma tante est couchée sur une chaise longue ; (. . .) derrière elle un inconnu jeune homme en uniforme de lieutenant. (. . .) l'inconnu qui répète d'une voix flûtée :

<<Bucolin ! Bucolin ! . . . Si j' avais un mouton, sûrement je l'appellerais Bucolin>>

Ma tante elle-même rit aux éclats. Je la vois tendre au jeune homme une cigarette qu'il allume et dont elle tire quelques bouffées. La cigarette tombe à terre. Lui s'élançe pour la ramasser, feint de se prendre les pieds dans une écharpe, tombe à genoux devant ma tante. . .¹²

Elle déserte ultérieurement le foyer, abandonne son mari et ses trois enfants pour se livrer au dévergondage. La phrase de Jérôme en témoigne : "(. . .) : ma tante venait de s'enfuir."¹³ Alissa le sait et elle en souffre. Jérôme nous décrit un moment de souffrance de sa cousine après cette scène honteuse : "(. . .) ; elle est au chevet de son lit, à genoux, (. . .) ; son visage est noyé de larmes (. . .)"¹⁴ comme Alissa a été élevée dans un milieu protestant fort conservateur, l'opposition entre la tranquille austérité de ce milieu calviniste et la légèreté de la conduite de sa mère crée un conflit dans l'esprit de

¹¹ Claude Martin, La Maturité d'André Gide, (Paris : Klincksieck, 1977), p. 36.

¹² André Gide, La Porte-Etroite dans "Romans, Récits et Soties, Oeuvres Lyriques", (Paris : Gallimard, 1958), p. 503.

¹³ Ibid., p. 504.

¹⁴ Ibid., p. 503.

la jeune fille. Alissa a le sentiment d'une offense à Dieu. Elle considère cette action comme un péché - à vrai dire une faute originelle. Avec son protestantisme influencé par la doctrine janséniste, Alissa croit en la prédestination. Tout est déjà tracé à l'avance par Dieu. Le jansénisme d'Alissa s'explique par réaction contre l'inconduite de sa mère dont elle assume la responsabilité. Elle pense que c'est son devoir de racheter, d'expié cette faute. Alissa juge que, pour demander la grâce de Dieu, elle doit laver la souillure de sa mère par sa propre pureté et par son sacrifice excessif.

L'effort de cet être angélique pour réaliser cette tâche idéale apparaît plus clairement après la méditation du pasteur dans la petite chapelle du village. Un samedi, quelques jours après l'incident détestable entre sa mère et le jeune officier, Alissa, Jérôme et la famille sont au temple. Ce matin-là, le pasteur Vautier médite sur ces paroles du Christ :

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et reserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent.¹⁵

Alissa interprète cet impératif comme le devoir, la nécessité d'une vie honnête dans laquelle la pensée serait toujours tournée vers Dieu. Elle sera une de ce petit groupe, celle qui trouve cette voie serrée. Cette méditation la pousse, dès lors, à rechercher la pureté absolue, à imposer la contrainte à tous ses sens, à se complaire dans le sacrifice, à se torturer pour mieux gagner son "bonheur céleste"

¹⁵ Ibid., p. 505.

et à gâcher son bonheur terrestre. Elle aspire à un idéal spirituel absolu. Elle fait maints efforts - à tout prix - pour atteindre la vertu parfaite. Elle se comporte comme si elle avait fait voeu de chasteté.

Alissa renonce aux joies terrestres, quitte tout ce qui la lie, refuse et rejette la réalité des sentiments humains. Elle sacrifie son bonheur pour sa soeur, Juliette, et nous apprenons plus tard, ainsi qu'Alissa elle-même, que ce sacrifice a été inutile. Alissa en souffre beaucoup.

C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi nous imaginions qu'il dût être. (. . .) elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice - qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse.¹⁶

Généralement les chrétiens sont habitués à reculer jusqu'à la vie éternelle, l'attente de leur bonheur, Alissa aussi. Elle essaie par tous les moyens de rejoindre Dieu. Elle révèle, dans son journal, son désir de parvenir au Ciel : "Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous."¹⁷ Dans sa recherche de Dieu, Alissa se retire lentement du monde réel. Elle s'éloigne de plus en plus de tout contact humain. Ne cherchant plus à plaire, elle, se coiffe et s'habille très mal. Les paroles de Jérôme témoignent bien de ce changement vers la médiocrité :

Qu'importait, après tout, qu'une nouvelle façon de coiffure, plate et tirée, durcît les traits de son visage comme pour en fausser l'expression ; qu'un malséant corsage, de couleur morne, d'étoffe laide au toucher, gauchît le rythme délicat de son corps. . .¹⁸

¹⁶ Ibid., p. 582.

¹⁷ Ibid., p. 593.

¹⁸ Ibid., p. 567.

Jérôme est très étonné de trouver sa cousine, le lendemain, avec la même coiffure et le même corsage. Non seulement la manière de s'habiller et de se coiffer d'Alissa est différente mais elle a aussi changé son emploi du temps. Jérôme nous décrit Alissa se consacrant à des tâches médiocres :

(. . .), elle reprit l'ouvrage de couture, de rapiécage plutôt qui l'avait occupée déjà dans la soirée. A côté d'elle, sur le banc ou sur la table, elle puisait dans un grand panier plein de bas et de chaussettes usés. Quelques jours après, ce furent des serviettes et des draps... Ce travail l'absorbait complètement, semblait-il, (. . .)¹⁹

Tous ces signes ne suffissent pas à montrer la tentative d'une séparation avec le monde réel de la jeune fille. Elle retire de sa chambre photographies et livres offerts par Jérôme. Bien étonné de ce qu'il trouve devant ses yeux, le jeune homme nous fait part, désespéré, de la disparition de ces objets :

Je m'étonnai, ce matin-là, de ne plus voir au mur, près de son lit, deux grandes photographies de Masacio que j'avais rapportées d'Italie ; j'allais lui demander ce qu'elles étaient devenues, quand mon regard tomba tout auprès sur l'étagère où elle rangeait ses livres de chevet. Cette petite bibliothèque s'était lentement formée moitié par les livres que je lui avais donnés, moitié par d'autres que nous avions lus ensemble. Je venais de m'apercevoir que ces livres étaient tous enlevés, remplacés uniquement par d'insignifiants petits ouvrages de piété vulgaire pour lesquels j'espérais qu'elle n'avait que du mépris.²⁰

Alissa lui annonce que désormais elle ne s'intéresse plus qu'à cette sorte de livres et elle lui donne les raisons que voici :

Ce sont là d'humbles âmes qui causent avec moi simplement, s'exprimant de leur mieux, et dans la société desquelles je me plais. Je sais d'avance que nous ne céderons, ni elles à aucun

¹⁹ Ibid., pp. 567-8.

²⁰ Ibid., pp. 568-9.

piège du beau langage, ni moi, en les lisant, à aucune profane admiration.²¹

Il faut constater qu'Alissa croit, au début, pouvoir aller vers Dieu en compagnie de Jérôme qu'elle aime mais plus tard elle en arrive à penser qu'il lui faut s'acheminer vers Lui toute seule.

Elle a noté dans son journal du lundi soir, le 3 mai :

Seigneur! nous avancer vers vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre ; <<Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las>>, et dont l'autre réponde : <<Il me suffit de te sentir près de moi...>> Mais non! la route que vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite-étroite à n'y pouvoir marcher deux de front.²²

Le dialogue entre Jérôme et Alissa insiste plus encore sur l'idée de rejoindre Dieu par l'effort individuel : "C'est tout seul que chacun de nous doit gagner Dieu."²³

Alissa s'oriente de plus en plus vers la sainteté et le mysticisme. Elle n'attache de l'importance qu'à l'idée de l'au-delà et à l'union avec Dieu. Ses paroles le confirment : "Est-ce que tu ne comprends pas ce que peut être la communion en Dieu?" Et encore "Pourquoi veux-tu chercher un autre guide que le Christ?"²⁴ En plus, cette phrase-ci résonne toujours dans son âme : "...,heureux dès à présent ceux qui meurent dans le Seigneur."²⁵ Nous pouvons distinguer

²¹ Ibid., p. 569.

²² Ibid., p. 587.

²³ Ibid., p. 510.

²⁴ Ibid.

²⁵ Ibid., p. 595.

que la rigueur de l'attachement d'Alissa avec Dieu est une idée chère à Pascal : "Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente."²⁶

Alissa illustre fort bien comment l'idéal puritain entraîne dans une âme très noble, l'abdication totale de soi, le renoncement à la vie et l'épouvantable façon de périr. Elle représente l'exemple d'une jeune fille qui possède une exigeante vertu et un grand mysticisme. Ayant gaspillé sa vie et notamment sa jeunesse bien fraîche, Alissa cherche désespérément une impossible victoire. Elle est condamnée à une agonie angoissée²⁷ et solitaire et elle meurt péniblement dans le désespoir sans comprendre encore que c'est bien le bonheur qu'elle souhaite ou plutôt l'acheminement vers le bonheur.

Ici, Gide condamne chez Alissa une certaine tendance au mysticisme, à la perfection, à la divinité, à la sainteté et à une vaine et monstrueuse soif de sacrifice.

1.3 Rachel


Rachel est une autre jeune fille pieuse. Elle a une manière de mener sa vie tout à fait différente de celle d'Alissa dont nous venons de parler précédemment. Les conceptions de ces deux filles croyantes en matière de religion ne sont pas absolument les mêmes.

²⁶ Ibid., p. 594.

²⁷ "Ce matin une crise de vomissements m'a brisée. Je me suis sentie, sitôt après, si faible qu'un instant j'ai pu espérer de mourir (. . .) ; puis une angoisse s'est emparée de moi, un frisson de la chair et de l'âme ; c'était comme l'éclaircissement brusque et désenchanté de ma vie. Il me semblait que je voyais pour la première fois, les murs atrocement nus de ma chambre. J'ai pris peur. A présent encore j'écris pour me rassurer, me calmer. (. . .)

Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule."

(Gide, La Porte-Etroite, p. 595.)



Mais la destinée que Dieu a choisi pour Rachel n'est pas moins cruelle que celle d'Alissa.

Elevée dans un milieu protestant où le père est pasteur, Rachel est inévitablement influencée par les préceptes moraux et les moeurs de cette doctrine. Ses frères et soeurs ont subi le même enseignement mais c'est Rachel qui l'assimile le plus. Nous pouvons dire que Rachel est l'unique enfant religieux de la famille. Sa mère lui répète souvent qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut et qu' "il faut aussi songer aux autres."²⁸ La jeune fille considéré tout de suite cet enseignement comme le devoir d'une âme pure et pleine de dévouement. Pour parvenir à Dieu, il lui faut sacrifier son bonheur et se consacrer à celui d'autrui.

Rachel en tant que soeur aînée, pense à se sacrifier totalement pour ses frères, ses soeurs, ses parents et les autres. Elle va s'effacer toute sa vie. Nous savons par Armand, son frère cadet, qui le raconte à Edouard, que Rachel a déjà accompli deux grands sacrifices. Elle a envoyé une somme d'argent à Alexandre, son petit frère, qui fait du commerce dans les colonies et y a contracté des dettes. Elle a également abandonné la moitié de sa dot pour augmenter un peu celle de Laura, sa soeur. Depuis que sa mère et son grand-père lui ont confié les comptes de la pension "Azais", elle pense que c'est son devoir d'affronter seule, toutes les situations financières. Elle tente de résoudre toutes les difficultés en écartant sa mère et son grand-père pour ne pas les inquiéter. Même dans les moments difficiles,

²⁸ Gide, Les Faux-Monnayeurs, p. 235.

pendant la crise financière, elle leur dissimule encore les problèmes. Elle leur laisse croire que la pension fait des bénéfiques. Une autre fois, quand elle n'a plus un sou et qu'elle a besoin d'une grosse somme d'argent, elle la demande à Edouard : "Pouvez-vous me prêter dix mille francs ? La rentrée s'annonce assez bonne et j'espère pouvoir vous les rendre bientôt. (. . .) Mais si vous pouvez sans vous priver me laisser mille francs tout de suite..."²⁹ Rachel lui emprunte dix mille francs en le suppliant de ne pas en parler, ni à son grand-père, ni à sa mère. Nous constatons que son âme vertueuse est toujours prête à faire face à n'importe quelle situation pénible et à assumer tous les soucis toute seule.

Le pasteur Prosper Vedel qui "croit toujours qu'il n'y a qu'à prier Dieu pour que tout s'arrange..."³⁰ et qui ne tend jamais la main vers sa fille pour la soulager de cette angoisse, interprète le secours d'Edouard comme celui venu de Dieu. Il croit que c'est grâce à Dieu que le problème est résolu. Et il n'hésite pas à mettre cette idée dans la tête de sa fille. Il dit : "Tu vois bien ce que je te disais, mon enfant : Dieu n'abandonne jamais celui qui se confie en lui."³¹

Il est évident que Rachel se résigne à son destin avec une sérénité suprême. Edouard ne tarde pas à exprimer son admiration pour la vertu, le sacrifice et la beauté de cette âme pieuse :

Rachel s'est effacée toute sa vie, et rien n'est plus discret, plus modeste que sa vertu. L'abnégation lui est si naturelle

²⁹ Ibid., p. 237.

³⁰ Ibid., p. 235.

³¹ Ibid., p. 239.

qu' aucun des siens ne lui sait gré de son perpétuel sacrifice. C'est la plus belle âme de femme que je connaisse."³²

Il est bien dommage que Rachel si vertueuse ne reçoive pas la grâce divine. A la fin du livre-peu de temps après le suicide de Boris- "Azaïs a dû licencier la pension - momentanément, dit-il ; mais Rachel craint la ruine."³³ Hélas, c'est un sort beaucoup plus pénible que Dieu va lui infliger : il la condamne à devenir aveugle. Armand commente le mal qui atteint lentement sa soeur : "Rachel, ma soeur aînée, devient aveugle. Sa vue a beaucoup baissé ces derniers temps. Depuis deux ans elle ne peut plus lire sans lunettes. (. . .) Il paraît que c'est la sensibilité rétinienne qui faiblit."³⁴

1.4 Jérôme

Nous venons d'analyser les états d'âme, l'attitude et le comportement de trois jeunes filles religieuses, sans aborder ceux des jeunes hommes. Sans doute ce ne sont pas seulement les filles qui sont pieuses, mais, peut-être, parce que les femmes qui ont entouré Gide étaient très croyantes et toutes ont eu une influence énorme sur l'auteur. A travers les trois livres étudiés, il y a au moins un jeune homme qui manifeste de temps en temps une attitude religieuse. C'est Jérôme, le cousin tant aimé d'Alissa dans la Porte - Etroite. Celle-ci tient un rôle important dans les pensées religieuses du jeune homme. Jérôme et Alissa, c'est Gide et sa cousine.

Jérôme grandit aussi dans le milieu de la discipline puritaine. Ses parents tendent à devenir vertueux. Suivant leur exemple, Jérôme

³² Ibid., p. 230.

³³ Ibid., p. 376.

³⁴ Ibid., p. 277.

adhère facilement à cet enseignement austère. Il lui est tout naturel de s'y conformer. Son penchant pour la piété est renforcé par son amour pour Alissa. Pour ainsi dire, grâce à cet amour, Jérôme peut s'élever aux plus hautes vertus. Les paroles d'Alissa nous en donnent la preuve : "(. . .), son amour pour moi l'inclina vers Dieu."³⁵ De plus, Jérôme lui-même déclare dans sa lettre envoyée à la jeune fille : "C'est par l'espoir de te rejoindre que le sentier le plus ardu, m'apparaîtra toujours le meilleur."³⁶ A cette époque-là, Jérôme est imprégné par l'idée religieuse. C'est en lisant la Bible et les Evangiles que Jérôme prend conscience du caractère quasi religieux de son élan vers Alissa.

En ce qui concerne la méditation du Pasteur Vautier sur la porte étroite par laquelle nous devons tous nous efforcer d'entrer, il y a cependant une nuance entre l'interprétation de Jérôme et celle de sa cousine. Alissa croit qu'elle doit toute seule faire l'effort de rentrer par cette porte qui est trop étroite pour que deux êtres la franchissent en même temps. Quant à Jérôme, il ne songe jamais à y passer seul. Malgré l'étroitesse de cette porte, c'est avec Alissa qu'il luttera de toutes ses forces pour entrer. Tous deux avanceront, l'un à côté de l'autre, se tenant par la main et visant un même but. De plus, Jérôme s'imagine que cette porte est étriquée comme un laminoir où il pénètre douloureusement. "Je voyais cette

³⁵ Gide, La Porte-Etroite, p. 586.

³⁶ Ibid., p. 565.

porte étroite par laquelle il fallait s'efforcer d'entrer. Je me la représentais, dans le rêve où je plongeais, comme une sorte de laminoir, où je m'introduisais avec effort, avec une douleur extraordinaire (. . .)"³⁷, décrit-il. Quand le pasteur ajoute que la voie étroite mène à la Vie, Jérôme pense qu'il trouvera un bonheur immense s'il parvient à franchir l'obstacle. Ce passage le vérifie : "Car étroite est la voie qui conduit à la vie, continuait le pasteur Vautier. Et par-delà toute macération, toute tristesse, j'imaginai, je pressentais une autre joie, pure, mystique, séraphique(. . .)"³⁸ Il déclare ensuite : "Je l'imaginai, cette joie, comme un chant de violen à la fois strident et tendre, comme une flamme aiguë où le coeur d'Alissa et le mien s'épuisaient."³⁹

Après avoir consulté sa mère au sujet de son amour pour sa cousine, Jérôme s'attache de plus en plus à Dieu. Comme sa mère lui suggère de laisser faire le Seigneur, Jérôme met tous ses espoirs en Lui. Pour plaire à Dieu, il est prêt à tout, même si c'est une espèce de mortification, pour que le Seigneur lui accorde la grâce. Il dit : "C'est à Lui que j'offris ma peine."⁴⁰

Mais pour lui, comme pour d'autres, il semble que ses efforts ne soient pas récompensés. On a l'impression que Dieu ignore sa

³⁷ Ibid., p. 505.

³⁸ Ibid.

³⁹ Ibid., p. 506.

⁴⁰ Ibid., p. 541.

vertu et toutes ses prières. La récompense qu'il attend de Dieu et que ce dernier lui refuse, c'est son mariage avec sa cousine et une vie conjugale heureuse. Jérôme est désespéré de ne pas pouvoir parvenir à son but et ce grand désespoir amoureux l'entraîne vers le refus de Dieu. Cet abandon du Ciel est suffisant pour le pousser à questionner Dieu et même à nier son existence. Voici comment Jérôme révèle sa détresse quand il comprend qu'Alissa lui échappe : "Je quittai Fongueusemare deux jours après, mécontent d'elle et de moi-même, plein d'une haine vague contre ce que j'appelais encore <<vertu>> et de ressentiment contre l'ordinaire occupation de mon coeur."⁴¹ Finalement Jérôme regrette ses efforts inutiles : "Ah! combien cet effort épuisant de vertu m'apparaissait absurde et chimérique, (. . .)"⁴² Nous pouvons dire que l'attitude de Jérôme est le signe d'une révolte à venir.

Une fois de plus, nous voyons comment Dieu impose son jugement à l'homme-disons pieux-sur la Terre. Notre Jérôme se tourne vers Dieu pour lui demander la grâce, la pitié même. Mais la volonté divine condamne le jeune homme à sa perte.

De Bronja en passant par Alissa jusqu'à Rachel, notre analyse se termine avec Jérôme. Nous voyons bien que ce sont quatre adolescents dévots à des niveaux différents, en ce qui concerne les idées et les pratiques religieuses plus ou moins strictes. De Bronja qui est dotée

⁴¹ Ibid., p. 573.

⁴² Ibid., p. 574.

d'une belle âme très pure, nous arrivons à Alissa qui possède une vertu exigeante. Toutes les deux dévotes sont condamnées à mort, très jeune, par Dieu. Par la suite c'est le tour de Rachel qui est symbolisée par le sacrifice pour autrui-l'abnégation absolue. Cette fois-ci, Dieu ne la condamne pas à mort comme les deux premières mais à perdre la vue, ce qui est aussi pénible que de vivre en enfer. Enfin Jérôme, le moins dévot en comparaison avec les trois autres, ne fait aucun sacrifice pour autrui. Nous savons déjà qu'il se tourne vers Dieu parce qu'il attend de Lui qu'il approuve son bonheur terrestre, ce qui lui est refusé.

A travers ces quatre protagonistes adolescents croyants, nous comprenons aussi l'évolution d'André Gide sur la religion chrétienne. D'abord très attaché à Dieu, Gide s'en éloigne graduellement parce qu'il constate que Dieu ne nous aide jamais malgré nos bienfaits. Gide, par la bouche de La Pérouse dans Les Faux - Monnayeurs, dit que Dieu "s'amuse" et "qu'il joue avec nous comme un chat avec une souris."⁴³ Voilà la justice de Dieu que Gide veut critiquer, satiriser même. Par la clairvoyance de son esprit critique, Gide exprime lucidement son ironie envers la religion chrétienne, et ridiculise la doctrine protestante qu'il désapprouve. La loi et la foi chrétiennes trop exigeantes n'apportent dans la vie que misère et douleur. Non seulement Gide questionne le jugement de Dieu mais il condamne aussi

⁴³ Gide, Les Faux - Monnayeurs. p. 119.

toute existence vertueuse qui n'attend d'autre bonheur que celui promis dans l'éternité. Ainsi André Gide commence-t-il à renoncer à Dieu.

Adolescents Non-croyants

Depuis que Gide doute de l'existence de Dieu, il ne croit plus à la Grâce. Dieu est impuissant à soulager les misères de ce monde et Gide refuse donc le pouvoir divin et ne tarde pas à l'attaquer. Un des moyens qu'il utilise pour exprimer ses doutes et son mépris est l'art. Gide crée des personnages qui doutent de Dieu, d'autres qui le nient et d'autres qui le rejettent. Parmi ces incroyants nous étudierons Bernard et Sarah des "Faux-Monnayeurs" et Geneviève, l'héroïne de "Geneviève".

2.1 Bernard

Nous commençons notre analyse par Bernard. Ce jeune homme est athé. Il doute de l'existence de Dieu et ne va jamais à l'Eglise. C'est pourquoi il ne peut pas prier. Le narrateur des "Faux-Monnayeurs" nous décrit Bernard ainsi : "Il ne croyait à aucun dieu", aussi "il ne pouvait prier", et encore "Bernard s'achemina, (. . .), vers l'église de la Sorbonne, (. . .), où Bernard n'était jamais entré".⁴⁴ Il croit en l'homme et il est très sûr de lui-même. Quand il décide de quitter le foyer familial, l'acte suit immédiatement, il part le soir même. Quand Olivier, son ami, lui demande si ses parents savent qu'il ne couche pas chez lui ce soir-là, Bernard ne lui répond pas spontanément mais regarde droit devant lui, dans le noir et hausse les

⁴⁴ Ibid., p. 332.

épaules. Ensuite, d'un ton froid et ironique Bernard lui pose cette question-ci : "Tu trouves que j'aurais dû leur demander la permission, hein ?"⁴⁵ Tout de même Bernard a été assez prudent pour prévoir un abri pour sa première nuit-hors du foyer-seulement pour cette nuit-là. Par la suite, il ne sait pas encore où il va dormir et manger. C'est à lui tout seul de se débrouiller. Aux questions que son ami lui pose avec une grande sollicitude sur le logement, les dépenses, les repas, Bernard répond : "Je ne sais pas", "On verra ça", "Il faudra chercher" aussi "Bah ! je trouverai bien quelque chose. Tu verras ; je te raconterai"⁴⁶ et encore "N'importe où. Par terre. Dans un coin. Il faut bien que je m'habitue."⁴⁷ Bernard lui explique qu'il "tentera n'importe quoi plutôt que de retourner près des siens."⁴⁸

Tout jeune qu'il est, Bernard est prêt à affronter seul l'avenir, grâce à son assurance. Il ne demande aucune aide de Dieu. Il est prêt à lutter à tout prix contre tous les obstacles, contre n'importe quelles difficultés. Bernard quitte la maison familiale, puis la chambre d'Olivier avec quatorze sous dans la poche. Après avoir pris un café au lait et un croissant, il lui reste encore quatre sous. Il "en abandonne deux sur le comptoir, tend les deux autres à un va-nu-pieds qui fouille une boîte à ordures."⁴⁹ Il se demande après s'il

⁴⁵ Ibid., p. 31.

⁴⁶ Ibid., p. 32.

⁴⁷ Ibid., p. 33.

⁴⁸ Ibid., p. 32.

⁴⁹ Ibid., p. 59.

a agi de la sorte par charité ou par défi. Il ne trouve pas de réponse, et peu lui importe, Ce qu'il sait c'est qu'à ce moment-là, il se sent heureux comme un roi. Il n'a plus rien ; tout est à lui ! Il en est fier. Comme Bernard croit en l'homme et en lui-même, il veut prouver qu'il peut être responsable de sa personne et qu'il peut partir de zéro. Bernard lance ensuite un défi au Ciel : "J'attends tout de la Providence, songe-t-il. Si seulement elle consent vers midi à servir devant moi quelque beau rosbif saignant, je composerai bien avec elle."⁵⁰ Ironiquement, Bernard envisage d'accepter l'existence du Ciel à condition qu'il puisse lui faire parvenir un repas.

Nous apprenons par la suite que Bernard réussit à se tirer d'affaire seul et qu'il est reçu à son examen avec mention. Certainement Bernard pense que c'est grâce à ses propres capacités et jamais il ne songe à exprimer sa reconnaissance à Dieu. Sa réaction dans la scène où il voit un de ses anciens camarades, nouveau bachelier, dans l'église de la Sorbonne, brûler un cierge en reconnaissance de son succès le prouve clairement :

Bernard, (. . .), se heurta presque à un de ses anciens camarades qui venait de passer lui aussi son oral. Bernard le tenait pour un cancre et s'étonnait qu'on l'eût reçu. Le cancre n'avait pas remarqué Bernard, qui le vit glisser dans la main du bedeau de l'argent pour payer un cierge. Bernard haussa les épaules et sortit.⁵¹

Malgré sa grande confiance en soi, il arrive à Bernard d'avoir des moments d'hésitation. Ne trouvant personne près de lui à qui annoncer son succès éclatant à l'examen, Bernard se demande un instant

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ Ibid., p. 332.

s'il va en faire part à son père, à Edouard ou à Olivier. Par orgueil, il décide de ne pas retourner chez son père. Quant à ses amis, Bernard ne parvient pas à se décider. Au fond du coeur il est très fier de sa réussite et il a envie de leur faire partager cette bonne nouvelle. Mais il hésite encore de peur de donner trop d'importance au diplôme. Dans l'amertume, notre héros erre un peu dans la cour de la Sorbonne et il entre ensuite dans le jardin de Luxembourg. Il voit devant lui l'océan de la vie s'étendre, sans savoir où va le mener cette vie. Alors qu'il y réfléchit, Bernard-l'incroyant-voit apparaître un ange. Lorsque l'ange lui dit de le suivre, Bernard le suit docilement. L'ange l'emmène à l'église de la Sorbonne, à une réunion publique, sur les grands boulevards où vivent les gens riches et aussi dans les quartiers pauvres où règne la misère. Cette sortie avec l'ange fait découvrir à Bernard des aspects du monde qu'il ignorait. Tous les deux, l'ange et Bernard, luttent l'un contre l'autre dans la chambre de Bernard, toute la nuit, jusqu'à l'aube, sans qu'aucun des deux n'en sorte vainqueur. L'ange n'a pas réussi à attirer Bernard vers Dieu. Néanmoins cette lutte a endurci Bernard, il est plus grave et ne ressemble déjà plus à l'insouciant voleur de valise qui croyait qu'en ce monde il suffit d'oser.

Bernard nous fait voir que l'on peut trouver le succès par soi-même. Tout son avenir dépend de lui. Rien n'arrive par Dieu. Bien que Bernard n'ait pas la foi, sa réaction ne va pas jusqu'à la révolte. Il veut seulement nous montrer l'importance et la puissance de l'homme sans Dieu.



2.2 Sarah

Bernard représente la négation de Dieu. Il lui suffit de ne pas l'accepter et de ne participer à aucune pratique religieuse.

Pour Sarah, c'est beaucoup plus violent. Elle incarne le refus, le mépris de Dieu et même elle manifeste sa révolte totale contre lui. Nous verrons par la suite que Sarah est un personnage sans ambiguïté par excellence.

A la pension Azaïs, on respire un "air empesté"⁵² sous l'étouffant couvert de la morale et de la religion. Sarah ne peut pas supporter cette atmosphère suffocante. De plus, l'apparence très religieuse de ses parents et ce qu'ils sont vraiment est extrêmement désagréable pour elle. Sa mère, la pastoresse, est toujours "enfoncée dans une rêverie poético-religieuse où elle perd tout sens du réel ; (. . .).⁵³ Elle enseigne à ses enfants à songer aux autres, mais elle ne pense qu'à elle-même. Elle ne s'intéresse pas à la bonne marche de la pension mais laisse cela aux soins de sa fille, Rachel. "Elle attend de la vie future tout ce qui lui manque ici-bas ; ceci lui permet d'élargir indéfiniment ses espoirs."⁵⁴ Quant à son père, le pasteur Prosper Vedel, il se consacre à la charité. Mais ses enfants? Il les laisse se débrouiller seuls. Lui, il se tourne vers le Seigneur

⁵² Ibid., p. 215.

⁵³ Ibid., p. 106.

⁵⁴ Ibid., p. 233.

à chaque difficulté. Il pense que Dieu peut toujours lui donner tout ce qu'il lui demande. Mais c'est tout le contraire. Son journal intime, que Sarah ose faire lire à Edouard le prouve. Quand Monsieur Vedel veut ne plus fumer et qu'il n'y arrive pas il demande à Dieu de lui donner la force de vaincre cet esclavage : "Mon Dieu, donnez-moi la force de secouer le joug de ce honteux esclavage."⁵⁵ Mais il se révèle ensuite que ses supplications, ses prières sont inefficaces : "Suivait la notation de lutttes, de supplications, de prières, d'efforts, assurément bien vains, car ils se répétaient de jour en jour."⁵⁶ Sarah méprise la foi de son père. Quand Edouard a terminé la lecture de ce journal, elle fait une moue imperceptible d'ironie en l'interrogeant du regard.

Non seulement Sarah raille les dévots tels que ses parents mais Edouard les critique également. Il écrit dans son journal : "A mesure qu'une âme s'enfonce dans la dévotion, elle perd le sens, le goût, le besoin, l'amour de la réalité."⁵⁷ Il ajoute encore que "L'éblouissement de leur foi les aveugle sur le monde qui les entoure, et sur eux-mêmes."⁵⁸ Et Edouard reste ahuri devant l'épaisseur de mensonge où peut se complaire un dévot.

⁵⁵ Ibid., p. 111.

⁵⁶ Ibid.

⁵⁷ Ibid., p. 107.

⁵⁸ Ibid.

A l'exemple de ses parents s'ajoute celui des deux soeurs de Sarah. Celle-ci désapprouve "la dévotion conjugale" de Laura. Ce mariage sans amour, Sarah le compare à un misérable commerce où on négocie un produit vivant ; elle "ne consentait à voir dans le mariage de Laura qu'un lugubre marché, aboutissant à l'esclavage."⁵⁹ De plus la jeune fille interprète le sacrifice, la résignation et la vertu de sa soeur Rachel comme "une duperie."⁶⁰

Tous ces exemples l'instruisent. Son expérience pendant son séjour en Angleterre affirme son caractère : "(. . .), elle avait su chauffer à blanc son courage. (. . .), elle était résolue à conquérir sa liberté, à s'accorder toute licence, à tout oser. Elle se sentait prête à affronter tous les mépris et tous les blâmes, capable de tous les défis."⁶¹

Possédée par l'instinct de révolte, Sarah proteste contre toute la contrainte familiale du milieu fermé et méprise toutes les vertus domestiques. Elle se détache de la morale établie et cherche des expériences diverses. Elle tente d'exprimer sa liberté suprême. Nous verrons plus tard que cette liberté se manifeste par une certaine modification des rapports sexuels. Dans ses avances auprès d'Olivier, Sarah triomphe déjà "de sa modestie naturelle et de bien des pudeurs innées."⁶² Sarah aime les sorties. Elle accepte joyeusement d'aller

59 Ibid., p. 282.

60 Ibid.

61 Ibid.

62 Ibid.

avec Edouard et Bernard rejoindre Olivier dans la salle où on organise un banquet. Elle ne révèle pas à ses parents son intention de sortir le soir ni ne leur demande la permission. Elle décide cette sortie parce que c'est son plaisir. Devant sa mère, elle fait mine de se coucher et demande qu'on la laisse dormir. Mais sitôt seule, elle se lève et s'approche de sa table de toilette pour se maquiller. Dans la salle du banquet, Sarah a l'occasion de rencontrer Passavant, un écrivain. Celui-ci fait l'effort de s'approcher d'elle, de mettre "son bras autour de sa taille", de l'amener "à s'asseoir sur ses genoux"⁶³ et peut-être encore beaucoup d'autres choses. La jeune fille se défend bien un peu.

Aussi lors de sa première rencontre avec Bernard, Sarah ne laisse pas échapper le moment précieux d'avoir une relation avec lui. Dans la salle du banquet, lorsque quelqu'un éteint la lumière, Sarah se presse contre Bernard et l'entraîne sous la table avec elle. Bernard n'est resté sous la table qu'un instant ; "juste le temps de sentir les deux lèvres brûlantes de Sarah s'écrasser voluptueusement sur les siennes".⁶⁴ Le même jour, la nuit les deux adolescents rentrent ensemble à la pension Azaïs. Bernard accompagne Sarah jusqu'à la chambre de la jeune fille. Là, dans le lit de Sarah, les deux jeunes gens découvrent les relations sexuelles. Ici, Sarah manifeste sa liberté absolue. Armand, son frère, est jaloux d'elle. Il ne peut pas ou n'a pas l'occasion d'exprimer sa liberté comme sa soeur.

⁶³ Ibid., p. 289.

⁶⁴ Ibid., p. 291.

Armand s'avance vers le lit où sa soeur et Bernard reposent. Un drap couvre à demi leurs membres enlacés. Qu'ils sont beaux! Armand longuement les contemple. Il voudrait être leur sommeil leur baiser. Il sourit d'abord, puis, au pied du lit, parmi les couvertures rejetées, soudain s'agenouille. Quel dieu peut-il prier ainsi, les mains jointes? Une indicible émotion l'étreint. Ses lèvres tremblent... Il aperçoit sous l'oreiller un mouchoir tâché de sang; il se lève, s'en empare, l'emporte et, sur la petite tâche ambrée, pose ses lèvres en sanglotant.⁶⁵

Après cette première expérience, Sarah et Bernard en auront d'autres par la suite. Cette phrase le prouve: "Bernard ne dina pas ce soir-là; et quand il rentra à la pension, il ne chercha pas à rejoindre Sarah ainsi qu'il avait fait les autres soirs, mais monta tout droit à cette chambre qu'il occupait avec Boris."⁶⁶ Les expériences de Sarah avec Bernard ne se prolongent pas longtemps. Lorsque Rachel, le représentant des bonnes moeurs de ce milieu, est mise au courant, elle supplie Bernard de quitter la pension. Au brusque départ de celui-ci, Sarah s'indigne contre sa soeur. Elle pense que Rachel empêche toute joie autour d'elle. Elle dit que Rachel n'a pas le droit d'imposer aux autres une vertu que son exemple suffit à rendre odieuse. Contre cette accusation, Rachel, qui s'est toujours sacrifiée, proteste qu'elle ne peut pas laisser sa soeur être entraînée dans la débauche. A cela Sarah répond qu'elle ne peut pas croire à son ciel et qu'elle ne veut pas "être sauvée"⁶⁷

Cette dernière phrase explique aussi que Sarah refuse totalement Dieu et elle s'indigne contre lui en manifestant le plus possible sa

⁶⁵ Ibid., p.295.

⁶⁶ Ibid., p. 335.

⁶⁷ Ibid., p. 341.

liberté. Comme ce milieu empêche son "anarchisme" de s'exprimer, Sarah décide de repartir pour l'Angleterre où, après tout, elle sera libre et pourra vivre comme bon lui semble. Sarah revendique son émancipation avec la véhémence de la jeunesse et l'intransigeance de la révolte. "Elle ressemble à ces jeunes filles d'Amérique ou d'Angleterre qui, par réaction contre le puritanisme, s'abandonnent frénétiquement au plaisir"⁶⁸.

2.3 Geneviève

C'est par opposition contre ses parents et ses deux soeurs-disons pieux-que Sarah se révolte et manifeste cette révolte en s'adonnant à des relations sexuelles. Quant à Geneviève, elle se heurte seulement à son père mais va plus loin que Sarah dans les actes.

Geneviève non seulement refuse Dieu mais aussi rejette la foi du Ciel et tous les enseignements religieux. Elle déclare : "Dès que l'on ne fait plus partie d'une Église, combien hasardeuse, incertaine et osée paraît toute profession de foi !"⁶⁹ Aussi Geneviève proteste contre l'image pieuse de son père. Toutes les moeurs, que celui-ci essaie d'imposer à l'esprit de la jeune fille, lui sont inadmissibles. Elle n'accepte aucune vertu approuvée par son père. Elle dit : "Quant à moi, chez qui les sentiments religieux n'avaient jamais été bien vifs (et ceux qu'affectait mon père suffisaient à m'en dégouter), je cessai très vite de croire à quoi que ce fût d'irréel."⁷⁰

⁶⁸ Pierre-Quint, André Gide, p. 179.

⁶⁹ André Gide, Geneviève, dans "Romans, Récits et Soties, Oeuvres Lyriques, p. 1388.

⁷⁰ Ibid.

La jeune fille méprise aussi la façon dont son père juge les actions d'autrui. Elle s'aperçoit qu'il donne plus d'importance à l'apparence qu'à l'action elle-même. Quant au père, il croit que sa fille n'est que trop naturellement encline à suivre l'exemple de sa mère sur "les sentiers glissants de l'incroyance."⁷¹ Il ne comprend pas que c'est l'excès de son comportement qui est la cause essentielle de l'incroyance et des réactions de sa fille.

Geneviève rejette Dieu et son père et sa révolte la pousse à des actes extrêmes. Elle décide d'agir sans songer aux moyens ni aux conséquences, c'est-à-dire qu'elle est prête à s'engager dans toute action qui l'opposera à son père. Nous constatons que parfois la jeune fille choisit une démarche qui n'est pas du tout en accord avec ses idées et sentiments simplement dans le but de manifester son hostilité à son père. Ce n'est pas parce qu'elle pense que c'est raisonnable. Cet exemple concernant Sara, une amie de Geneviève, est assez clair. Le père de celle-ci découvre que Sara ne craint pas de s'exposer toute nue en public et surtout devant son propre père. Celui-ci est peintre et il prend sa fille comme modèle pour ses toiles. Le père de Geneviève condamne tout de suite ce comportement honteux. Il juge Sara comme une fille sans vergogne et décide donc d'empêcher sa fille de la fréquenter car selon lui, elle n'est pas du tout "de son monde." Quant à Geneviève, elle se dresse contre lui et décide de ne pas tenir compte de cette interdiction. Ce dialogue entre Geneviève et son père le justifie :

⁷¹ André Gide, Robert, dans "Romans, Récits et Soties, Oeuvres Lyriques", p. 1323.

- Alors, Geneviève, tu es bien décidée à ne pas m'obéir ?
- Parfaitement décidée⁷²

Cette révolte exprimée par Geneviève est tout à fait opposée à ce qu'elle ressent vraiment : Quand elle regarde la toile et songe que le modèle n'est autre que son amie bien-aimée, elle la trouve extrêmement indécente. Elle nous révèle après : "En disant à mon père que mes sentiments pour Sara n'auraient pas changé si j'avais su qu'elle avait posé nue devant son père, j'avais menti."⁷³

Sa réaction est plus grave, plus audacieuse encore lorsqu'elle tend à exprimer sa liberté sexuelle. Nous pouvons constater que le cas de Geneviève est tout à fait différent des autres. Ce n'est pas le désir sexuel ni le rapport charnel qu'elle recherche. Mais elle a besoin de montrer sa puissance, sa liberté, son indépendance et son audace. Elle décide, sans trop envisager les conséquences, d'avoir un enfant "en dehors du mariage."⁷⁴ Geneviève ose exprimer cette sorte de révolte qui est certainement refusée, dénoncée, rejetée et même condamnée par la société de l'époque. Cela montre l'intensité de la révolte de la jeune fille aussi bien que son esprit audacieux. Pour assumer son désir d'être "fille-mère", Geneviève choisit le docteur Marchant comme partenaire. Le dialogue entre la jeune fille et le docteur en témoigne :

⁷² Gide, Geneviève, p. 1377.

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Ibid., p. 1393.

- Oncle Marchant, il faut que je vous dise...Je voudrais avoir un enfant.
- Tu es encore un peu jeune pour le mariage. (. . .)
- Peut-être...Mais je ne veux pas me marier.
- Oh! oh! -(. . .)
- Mais d'abord, pour faire un enfant, il faut s'y mettre à deux, tu le sais.
- Je le sais.
- Tu aimes quelqu'un ?
- Je sais aussi que, pour cela, il n'est pas précisément besoin d'amour.
- Enfin tu as quelqu'un en vue ?
(. . .)
- <<Oui : vous>>⁷⁵

Pourquoi choisit-elle le docteur Marchant, un ami de son père? Geneviève en donne la raison : "Le docteur Marchant possédait tout ce qui manquait à mon père : et d'abord une valeur réelle, des connaissances solides et le parfait mépris des feintes et du fauxsemblant."⁷⁶ Cette fois-ci Geneviève ne réussit pas à accomplir sa révolte parce que cela ne dépend pas d'elle seule mais aussi du docteur Marchant et celui-ci n'est pas d'accord avec la jeune fille. Il lui dit : "Ecoute, mon petit (. . .) je ne voudrais pas que notre conversation de l'autre soir laissât la moindre gêne entre nous. Mais cela ne se peut que si tu acceptes que je ne prenne pas au sérieux ce que tu m'as dit."⁷⁷

Geneviève avoue qu' elle voulait manifester toute sa haine contre son père qui représente l'image des contraintes, des bonnes moeurs et de la morale chrétienne et qu'elle veut l'humilier à tout prix. Elle dit ainsi :

⁷⁵ Ibid., pp. 1402-3.

⁷⁶ Ibid., p. 1388.

⁷⁷ Ibid., p.1404.

A vrai dire je n'avais jamais analysé les composantes de ma résolution mais, dans mon cas particulier, je crois qu'il entrerait encore et surtout de la protestation ; oui : de la protestation contre un ordre établi que je me refusais à reconnaître, contre ce que mon père appelait <<les bonnes moeurs>> et, plus spécialement encore, contre lui, qui les symbolisait à mes yeux, ces <<bonnes moeurs>> ; un besoin de l'humilier, de le mortifier, de l'amener à rougir de moi, à me désavouer ; (. . .)78

Nous comprenons mieux l'évolution de l'athéisme de Gide à travers ces trois adolescents non-croyants. Au début, Gide nous montre seulement qu'il n'accepte pas l'existence de Dieu mais rien de grave. C'est Bernard qui représente l'état d'âme de Gide à ce moment-là. Puis c'est non seulement le refus de Dieu que Gide exprime en peignant Sarah mais aussi la révolte contre Dieu. Gide proteste plus violemment encore contre le Ciel quand il peint Geneviève.

Gide constate que la morale chrétienne est trop étroite pour le plaisir charnel. Pour démontrer sa protestation totale contre cette morale toute faite, il choisit, le plus souvent, le thème de la liberté sexuelle : la relation du corps, le rapport de la chair. Le cas de Geneviève est très particulier et c'est le plus violent, le plus audacieux des trois protagonistes adolescents incroyants. Elle a l'intention d'avoir un enfant avec un homme de l'âge de son père sans songer au mariage ni à l'amour. C'est pour montrer son mépris, son ironie contre son père et contre la morale chrétienne.

"Protestant d'origine et de tradition mais rebelle à l'austérité protestante, tiraillé par ses amis catholiques qui veulent le convertir, mais rebelle au catholicisme, ennemi de tous les dogmes,

78 Ibid., p. 1405.

de toutes les doctrines, de toutes les Eglises, incroyant jusqu'à la fin, mais non pas impie",⁷⁹

André Gide est habité par le doute et l'inquiétude. Son problème est le suivant : la fin de l'homme est-elle Dieu? est-elle l'homme ? Au début de sa carrière, il a pu adopter la première hypothèse. Il en est venu peu à peu à déplacer le problème et à penser que "la fin de l'homme, c'est l'homme."⁸⁰

L'oeuvre entière de Gide, même dans ses ouvrages apparemment les plus religieux, n'est qu'un acheminement vers cette négation définitive de Dieu et du Divin. Il ne cesse jamais de satiriser Dieu. Plus sa croyance en Dieu diminue, plus sa confiance en l'homme augmente. Gide prétend adopter une vie chrétienne sans accepter l'enseignement de l' Eglise. Dans "L'Immoraliste", Michel s'écrie : "Il ne faut pas prier pour moi Marceline."⁸¹ Il ne désire pas la protection, refuse le soutien de la croyance et ne veut rien devoir à Dieu. "Après, il aurait droit à ma reconnaissance. Cela crée des obligations ; je n'en veux pas."⁸² André Gide déclare clairement dans

⁷⁹ Pierre Trahard, La Porte-Etroite d'André Gide, (Paris : La Pensée Moderne, 1968), pp. 23-4.

⁸⁰ Entretiens radiophoniques, 1949, rapportés dans André Gide, La Porte-Etroite, (Bordas, 1972), p. 134.

⁸¹ André Gide, L' Immoraliste., cité dans Walaya Rukapan, André Gide et la libération de l'individu, p. 60.

⁸² Ibid.

les "Nourritures Terrestres", l'existence de Dieu : "Nous croyons tous devoir découvrir Dieu. Nous ne savons, hélas ! en attendant de Le trouver, où nous devons adresser nos prières. Puis on se dit enfin qu'il est partout, n'importe où, l'Introuvable, et on s'agenouille au hasard."⁸³ Nous voyons aussi son renoncement total de Dieu dans "Les Nourritures Terrestres" par les paroles de Ménalque adressées à son disciple : "Nathanaël, je ne crois plus au péché."⁸⁴ L'athéisme de Gide s'affirme de plus en plus. Dans la seconde de Deux Interviews imaginaires de 1942, recueillies dans les "Feuillets d'automne", Gide définit Dieu comme :

le faisceau de tous les efforts humains vers le bien, vers le beau ; la lente maîtrise de ces forces brutales et leur mise en service pour réaliser le bien et le beau sur la terre ; (. . .). Mais ce Dieu n'habite nullement la nature ; il n'existe que dans l'homme et par l'homme ; il est créé par l'homme, ou si vous préférez, c'est à travers l'homme qu'il se crée ; et tout effort reste vain pour l'extérioriser par la prière. [Le] Fils de l' Homme . . . c'est ce Dieu-là seulement que je peux et veux adorer."⁸⁵

Gide affirme de plus la puissance, la grandeur de l'homme, surtout des jeunes, sans Dieu. Gide s'adresse aux jeunes gens, la nouvelle génération, considérée responsable du monde :

Je voudrais dire aux jeunes gens que l'absence de foi désoriente : pour que ce monde rime à quelque chose, il ne tient qu'à vous. Il ne tient qu'à l'homme, et c'est de l'homme qu'il faut partir. Le monde, ce monde absurde, cessera d'être absurde : il ne tient

83 André Gide, Les Nourritures Terrestres, Bordas, p. 73.

84 Ibid., p. 96.

85 Feuillets d'automne, pp. 257-9, cité dans Les Nourritures

Terrestres, Bordas, p. 74.

qu'à vous. Le monde sera ce que vous le ferez. (. . .) Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre. Le monde sera sauvé par quelques-uns.⁸⁶



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย

⁸⁶ Feuilletts d'automne, Extraits de Souvenirs littéraires et Problèmes actuels, Conférence prononcé à Beyrouth et à Bruxelles en 1946, cités dans André Gide, La Porte-Etroite, Bordas, p.11.